

Pas de traverse

Philippe Demeestère

Numéro 803, juillet–août 2019

Invitation à la marche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demeestère, P. (2019). Pas de traverse. *Relations*, (803), 23–24.

PAS DE TRAVERSE

La marche fait partie du quotidien des sans-abri, des migrants, des sans-papiers. Elle révèle leurs inquiétudes, leurs souffrances, leurs aspirations.

Philippe Demeestère

L'auteur, jésuite, a vécu et travaillé pendant 35 ans avec des personnes de la rue et œuvre maintenant auprès des migrants à Calais, en France

«Je suis un truc qui sort de la poubelle.»

FRANCIS

TABLEAU – Au petit matin, sortie d'un asile de nuit parisien. Des silhouettes en mouvement, tout de suite, comme autant d'entrées en scène. Rapides, elles se dispersent aussitôt: il s'agit de prendre ses distances avec le groupe dont l'identité informe les a englouties le temps d'une nuit trop courte, trop longue. L'urgence est d'afficher une destination, un rendez-vous, une détermination, une familiarité avec la haute mer. Le téléphone déjà plaqué sur l'oreille vaut une attestation: oui, bien évidemment, quelque part, elles sont connues, reconnues, voire attendues.

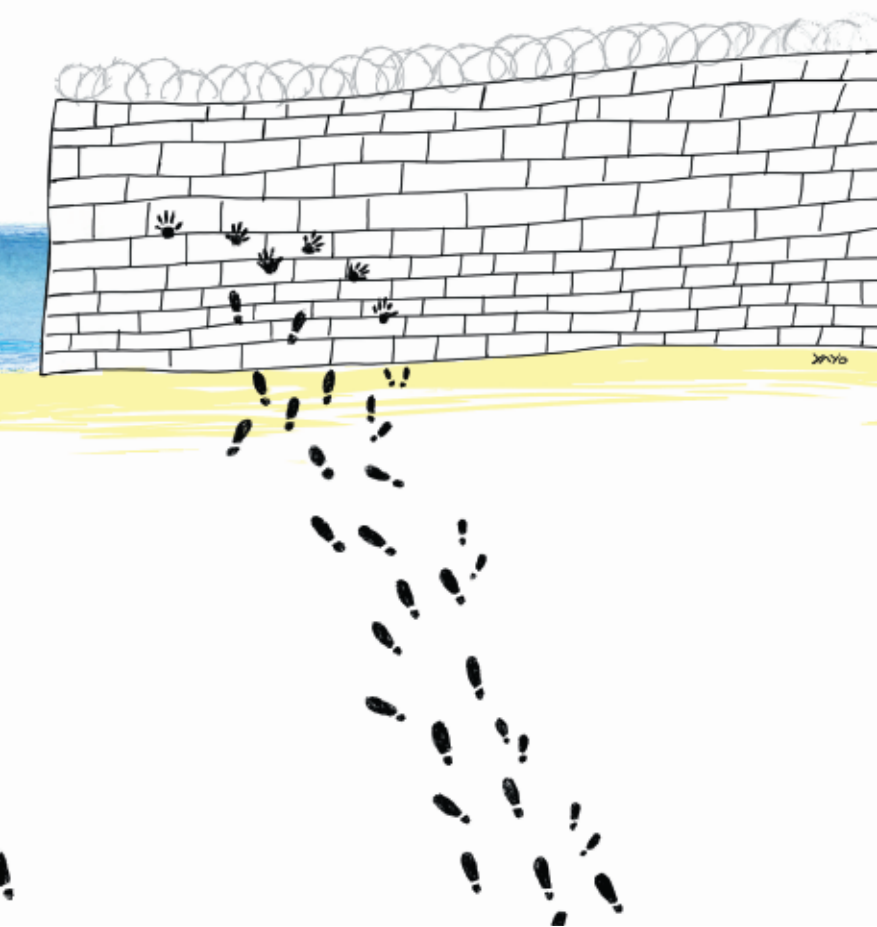
Autre impératif: larguer les parasites d'un soir; ceux qui, désœuvrés, seraient tentés de leur marcher sur les talons, en quête d'éventuels bons plans. Et puis, et puis, il y a tant d'autres qui ne s'offrent qu'aux premiers rendus.

D'autres silhouettes paraissent déboucher dans la litanie des heures comme on entre en liturgie. Leurs pas sont comptés, soupesés, déployés. Pas question de les expédier, de brader à la va-vite les mouvements, les avancées. Entre accostages au comptoir d'un bistrot, stations sur les bancs publics, casse-croûte chez les bonnes sœurs, conversation vespérale avec les pairs, chaque rituel, à la place qui est la sienne, participe au combat contre le mol ennui.

Et puis, encore, ces formes humaines, dont les pas s'étirent en saccades, confirment leur invisibilité définitive. Comme autant d'indices de cette prétendue pathologie mentale, naguère inventée et épinglée par le psychiatre Charcot sous les termes d'«automatisme ambulatoire». Plus justement, empreintes

visuelles laissées par des silhouettes qui, en l'absence de tout horizon, en ont bien fini d'être pétrifiées par leurs ruptures et déboires; qui se laissent aspirer par ce qui échappe aux experts. Elles vont donc, engagées dans le tunnel d'une naissance qui ne laisse rien deviner ni espérer d'une lumière.

PANORAMIQUES – À ces heures qui ne sont des heures pour personne. À Calais, entre les différentes «jungles» – ces camps de fortune, improvisés, de réfugiés et de migrants – accrochées aux rocares, aux stations-services, aux aires de repos. Se détachant sur fond de clôtures, de grillages et de barbelés finement ourlés de lames tranchantes comme des scalpels, de longues files de sans-nom. À leur propos, surtout, surtout, éviter toute appellation qui les rapprocherait inconsidérément de la commune humanité et leur ouvrirait comme un droit à la parole. À la rigueur, préférer ici cet autre imprononçable: «Dieu»! Seule l'attribution du statut de malade se délivre, de-ci de-là, sans visa. La prise en charge qui l'accompagne donne consistance à un problème de santé qui invalide, mais pas à une personne: de fait, cette dernière s'en trouve doublement disqualifiée. Piétinement rampant et poussiéreux donc, qui conduit à une barquette de nourriture, à un poncho de pluie, à une douche. Des progressions en trompe-l'œil, dont la destination ultime, plus qu'un débouché, revêt l'apparence de barrages destinés



«La rage. La peur. L'odeur de la peau. Les vieilles chaussures et les vieilles fringues. C'est tout ce que j'ai sur la route; et je ne sais pas quand ça va se terminer. Peur des yeux qui me regardent. Peur de la police qui me pourchasse. Mon apparence m'obsède: ma longue barbe sale, ma peau poussiéreuse et huileuse ne se laissent pas oublier. La tristesse est ma plus proche compagne. Je cherche des sourires sur le visage des personnes croisées. Je ne sais pourquoi les chiens aboient devant chaque maison. Solitude, souffrance, nuits froides: tout ce dont je me souviens d'hier.»

G., SOUDANAIS

—après bien d'autres— à endiguer et à refouler les cas d'espèce toujours prompts à déborder les dispositifs et les bonnes dispositions.

Là, des foulées aérées, lancées à l'assaut de semi-remorques englués dans des ralentissements. Des grappes de jambes, de pieds, de coudes, de doigts, s'agrippent aux prises qui valent bien un passeport pour une destination convoitée.

Presque hors champ, sous les huées des mouettes rieuses, d'amples enjambées déliées, royales, emportent vers une autre ville, une frontière voisine, les dégoûtés de l'asile. Une rumeur a circulé: ailleurs, plus loin, des voies de passage seraient accessibles, moins chèrement payées.

Sous les cieus chargés, la marche est puissance charnelle qui absorbe, broie, digère déceptions, épuisement, échecs, humiliations, renoncements d'un moment. La ligne de vie se taille dans la voûte plantaire.

ARRÊTS SUR EFFACEMENTS – Paris, Marc D., ancien sous-marinier. En ces temps-là, intérimaire journalier, disponible pour les partances à l'aveugle; cabotant d'hôtels miteux en petits meublés; ouvert à ces petits riens qui distillent un esprit d'amitié. Une histoire qui se maintient en palier. Maintenant, il est assis au milieu d'une table partagée, dans un intérieur. Un mot, une suggestion, une question de trop, et les grandes eaux noient le regard; c'est la plongée dans la nuit du dehors. Subitement, immédiatement hors de portée de tout appel, de toute poursuite. Définitivement.

Calais, T., Soudanais, depuis trois ans hors de tout chez-lui, empêtré dans un écheveau de conditionnels, de calculs, de solidarités, d'aspirations, de protocoles de soins, d'appels d'urgence. Hébergé dans un refuge depuis sept mois, il déambule dans des allées et venues qui se veulent ordinaires, banales, souriantes; il entre ici et là. Comme si de rien n'était, tandis que femme et enfants demeurent au pays, loin. Comme arpentant des limbes hors du temps. Un transit devenu abîme, qui ne laisse personne revenir à sa hauteur humaine.

CE QUI PASSE PAR LES PIEDS

Puisque s'évoquent ici les marches auxquelles les destine leur condition de sans-abri, de sans-papiers et de migrants, peut-être est-il temps de mettre en avant ce qui, autrement, pourrait paraître aller sans dire: les *pieds*.

Référence de fond, qui tient la distance: un récit biblique où il est question de lavement de pieds (Luc 7, 36-50). Le narrateur y rapporte une anecdote. Jésus de Nazareth –un autre itinérant– est invité à manger chez un notable qui a pour nom Simon. Contrairement aux usages, il néglige de lui faire laver les pieds par ses serviteurs. Or, durant le repas, une femme venue du dehors –une dévoyée, à la mauvaise réputation– s'approche de Jésus par l'arrière et entreprend de lui mouiller les pieds de ses larmes, de les essuyer avec sa chevelure et, les couvrant de baisers, de répandre sur eux du parfum. Bref, cette femme qui n'a pas d'intérieur propre –exposée qu'elle est à tous les vents de la rumeur publique– agit en lieu et place de Simon: elle se comporte en véritable hôte de Jésus.

Simon ne demeure pas vraiment là où il a invité Jésus; contrairement aux apparences, il ne l'a pas réellement fait entrer chez lui –car il ne l'a pas vraiment accueilli. La femme, celle qui a perdu pied, elle, énonce l'identité de Jésus: il est celui qui, par son approche, l'a établie dans une demeure hospitalière dont elle lui fait maintenant franchir le seuil pour l'y recevoir. Venant de l'arrière, elle prend les devants pour précéder celui qui lui a ouvert les chemins de la liberté, lui a fait traverser les eaux de la mort. En témoigne le parfum mêlé de larmes; comme, plus loin, plus tard, pour Jésus, se mêleront sang et eau (cf. Jean 19, 34).

Dans ce récit, nous ne sommes pas ailleurs que dans les nombreuses jungles de Calais, où des humanitaires, après s'être déchaussés, franchissent le seuil d'abris de fortune pour valider l'invitation qui leur est adressée par des exilés: entrer chez eux. Nous ne sommes pas ailleurs que sur ces bouts de trottoir à ciel ouvert, squattés par des sans-abri qui invitent des membres d'organisations sociales à prendre place à leurs côtés. Tous, avec ce génie propre aux enfants qui jouent ensemble à la dinette: n'importe où, avec trois fois rien –ce que les grands considèrent comme un amusement sans portée.

Les entrechats des enfants, les pas des sans feu ni lieu, les courses des migrants, déplacent les dedans et les dehors, redistribuent les mouvements qui vont des uns aux autres, dessinent pour les uns et pour les autres une autre manière d'habiter et de rester. Ce qui emmène loin, assurément. Sous l'aile des mouettes rieuses. ☺

«Février 2010. Sept jours pour passer d'Érythrée au Soudan. Avant que n'arrivent les mois les plus chauds. Marcher: de cinq heures à neuf heures, le matin; de dix-huit heures à minuit, le soir. Au départ, huit candidats qui se scindent en deux groupes après une évaluation divergente sur les itinéraires les plus sûrs. Un se fera arrêter à un barrage. Dans mon groupe, chacun n'a pour seul bagage qu'un bidon d'eau de cinq litres, dont la trace demeure imprimée dans mon dos à la suite d'une chute dans la montagne, de nuit. À éviter sur la route: trafiquants d'organes, patrouilles de l'armée, serpents, scorpions, hyènes. Arrivé de l'autre côté de la frontière, station à un camp de réfugiés. De là, un passeur nous mène à Khartoum, à une journée de marche.»

M. S., ÉRYTHRÉEN